

CHAPITRE I

L'enfance et la jeunesse

La famille de Jean-Marie Prudent Landry

Les Landry d'Amérique sont issus de trois souches distinctes. Il y eut d'abord René, dit l'Aîné, qu'on retrouve à Port-Royal en Acadie, vers 1640; il épouse Perrine Bourg en 1644. Autour de 1653, Guillaume Landry s'installe à l'Île d'Orléans, près de Québec. Enfin, René, dit le Cadet, arrive à Port-Royal en Acadie vers 1675. Il s'était marié en France en 1659 et il effectue la traversée avec sa femme, Marie Bernard.

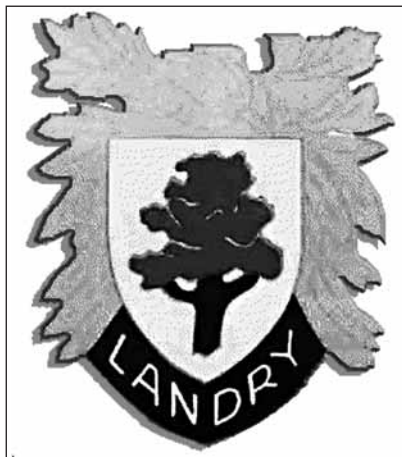


PHOTO : Courtoisie de l'Association
des Landry d'Amérique

Les armoiries de la famille Landry.

On considère René le Cadet comme le père des Landry des provinces maritimes. Cependant, la généalogie de Jean-Marie Prudent Landry le rattacherait plutôt à René dit l'Aîné.

Ses ancêtres furent au nombre des déportés en 1755. Ils se retrouvèrent dans l'État du Massachusetts, aux États-Unis, où ils n'eurent pas la vie facile. Leurs principaux moyens de subsistance y furent les travaux manuels. Leur séjour miséreux aux USA explique sans doute leur retour au pays quelques années plus tard, au Québec cette fois, à Deschambault près de la ville de Québec. Peu de temps après, deux de leurs descendants viendront s'établir à la Baie-des-Chaleurs. Lors du recensement de 1777, le patronyme Landry est déjà présent dans la région de Carleton. En fait, le véritable peuplement de Tracadieche – ancien nom de Carleton – découle directement de la déportation des Acadiens. Il n'y a donc pas très loin des arrière-grands-parents de Prudent Landry aux déportés eux-mêmes.

La ville riveraine de Carleton, dans le comté de Bonaventure, est effectivement un repère essentiel dans l'historique retour et le nouveau départ de la famille Landry.

Cependant, durant la première moitié du XIX^e siècle, la paroisse de Saint-Omer se constitue à partir de plusieurs territoires et cantons situés au nord et à l'ouest de Carleton. Elle est fondée officiellement

en 1899. Les territoires appelés Saint-Louis-de-Gonzague et Mission Saint-Louis représentent la partie la plus continentale de Saint-Omer. La Mission Saint-Louis, véritable patrie de Jean-Marie Prudent Landry, est un sommet de montagne en forme de plateau divisé initialement en cinq rangs. Ce site campagnard atteindra à une certaine prospérité, puisqu'en 1955 il comptera 750 habitants; il s'y développera une syndicat forestier et une coopérative d'alimentation autonome.



PHOTO : Courtoisie de la municipalité de Carleton-sur-Mer

Vue aérienne du village de Saint-Omer en 2006.

À ses débuts, on y retrouve très peu de colons. Le premier à s'y établir en 1862 fut un dénommé Louis l'Italien. Quelques courageux fondateurs y sont venus plus tard, parmi lesquels Pierre-Hypolite Landry, le père de Jean-Marie, et son beau-frère, Elzéar Thériault. Ils arrivèrent à la Mission Saint-Louis en 1880. Pierre-Hypolite avait épousé Sévérine



PHOTO : G.-R. Thériault

Vue aérienne du rang 5 de l'ancienne Mission Saint-Louis.

Thériault quelque temps auparavant. Le couple s'installa dans le cinquième rang où il était autorisé à exploiter trois lots en vertu de billets de location. C'était la règle, dans cet espace qui appartenait au gouvernement. Il n'y avait pas de propriétaires et les colons devaient déboursier des droits annuels pour continuer à demeurer sur leurs terres. Entre 1880 et 1887, une première chapelle fut construite sur les terres de Elzéar Thériault.

En 1940 surviendra l'érection canonique de la paroisse Saint-Louis-de-Gonzague, qui englobera le territoire de la Mission Saint-Louis. Celle-ci perdra donc officiellement son toponyme originel. Enfin, en 2000, le territoire de Saint-Omer, dans lequel est enclavée la paroisse de Saint-Louis-de-Gonzague, sera regroupé avec la ville de Carleton. Déjà, en

1972, les maisons de l'ancienne Mission Saint-Louis auront été déplacées et le secteur aura été fermé.



PHOTO : G.-R. Thériault

Vue des terres du rang 4 et du début du rang 5 de l'ancienne Mission Saint-Louis. Terre de Pierre Hyppolite Landry suivie de celle de Elzéar Thériault, son beau-frère à l'endroit de la grange. La première chapelle fut construite entre 1880 et 1887 sur un terrain après la courbe à l'arrière de la grange actuelle.

Aujourd'hui, la nature y reprend ses droits lentement et les gens peuvent encore pour un temps cueillir des fruits sauvages sur les terres laissées en friche.

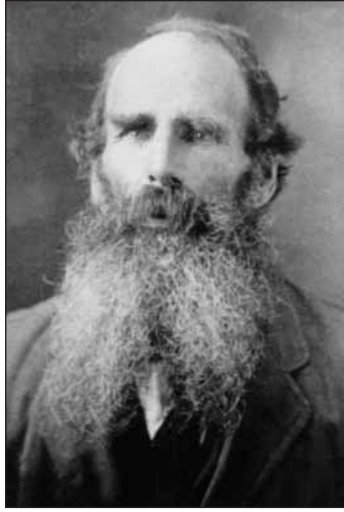
En 1880, ce vaste arrière-pays est un lieu vierge et difficile où tout est à faire et à produire. Pour répondre aux besoins de la famille, les parents Landry comptent principalement sur l'agriculture, ainsi que sur les chantiers forestiers. L'enfance de Prudent se situe dans ce contexte, que nous retrou-

vons dans d'autres régions du Québec d'alors. Tout doit se faire à force de bras, de jambes et de cœur. La marche est le principal moyen de locomotion pour les déplacements, inévitables car, ne l'oublions pas, le littoral, nettement plus organisé et seul dispensateur de certains services, est à quelque vingt kilomètres. Nous sommes en présence d'un véritable milieu de colonisateurs. Il faut défricher avant de semer et de moissonner; les revenus sont minces et les gens besogneux.

Pierre-Hypolite Landry était lui-même réputé pour sa force musculaire, bien qu'il fût de constitution plutôt délicate. Certains ont même prétendu que le père était encore plus fort que le fils. Quoiqu'il en soit, le jeune Jean-Marie a certainement profité de l'exemple de son père. Du côté des Thériault également, la vigueur est très présente, de sorte que Jean-Marie Landry avait certainement dès la naissance des prédispositions héréditaires en provenance aussi bien du patrimoine génétique maternel que des qualités physiques de son géniteur. Il convient de rappeler par ailleurs que, dans cet environnement rustique où les travaux manuels surabondent, la force et la résistance physiques sont fortement valorisées. Elles constituent des avantages qu'il convient de développer, d'exploiter et de mettre en valeur.

La naissance et l'enfance

Du mariage de Pierre Landry et de Sévérine Thériault naîtront 14 enfants. Sept garçons et cinq



Pierre-Hypolite Landry, le père de Jean-Marie.

filles atteindront la majorité, alors que deux enfants décéderont en bas âge.

Pour sa part, Jean-Marie Prudent Landry est né le 6 avril 1887 et il fut baptisé le 8 avril suivant dans l'église Saint-Joseph de Carleton. Il est le cinquième enfant de la famille. Né prématurément à sept mois, il inquiète beaucoup sa mère, qui croit qu'il sera maladif et souffreteux. Pour l'encourager, le grand-père paternel qui réside chez les Landry lui dit: «Sévérine, tu sais que je possède le don de force, que j'ai toujours désiré donner à l'un de mes enfants. Mais, à présent, mes neuf filles et mes neuf garçons sont tous mariés et dispersés. J'avance en âge. J'ai donc décidé de le léguer au petit Jean. Il deviendra peut-être le champion du monde.» On dit qu'il n'osa lui en dire davantage pour ne pas

Certificat
de
Naissance, Baptême, Confirmation, Mariage

EXTRAIT des registres paroissiaux de (R.VIII. F. 141 No B 13
SAINT-JOSEPH-DE-CARLETON. Comté de Bonaventure.

Jean-Marie-Prudent Landry
 fils de Pierre Landry
 et de Séverine Michault
 né le 6 avril 1887
 a été baptisé par l'abbé Jos. P. Roy
 le 8 avril 1887 dans l'église de Carleton
 Parrain: Théophile LeBlanc
 Marraine: Marie Landry
 A été confirmé à
 le par S.E. Mgr
 A épousé Cécile Tradette
 fil. de
 à S. J. d'Illwa, Chic. le 26 mai 1931.

Vérfifié et donné à Saint-Joseph-de-Carleton,
 le 22 mars 1972
 par C. E. Roy
 Curé.

l'effrayer. Sans doute, la superstition était-elle assez répandue dans cette société primitive de la fin du XIX^e siècle, isolée et comme exclue du monde.

Ce vieillard devait s'éteindre à l'âge de 88 ans, mettant ainsi un terme à une vie bien remplie. À la fois coureur de bois et menuisier, il avait d'abord travaillé pour la compagnie Price Brothers comme mesureur de bois. Par la suite, il avait été à l'emploi

d'autres entrepreneurs forestiers. Grand voyageur, il avait parcouru la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et le Maine, avant de se fixer à la Mission Saint-Louis.

De ses parents, Jean-Marie Prudent Landry gardera toute sa vie un souvenir attendri. Lorsque Sévérine décèdera, à peine âgée de 52 ans, il se trouvera retenu aux États-Unis et il sera profondément affligé de ne pouvoir être présent aux funérailles. Son père, quant à lui, atteindra l'âge vénérable de 93 ans. Dans sa vieillesse, aux dires de son fils, il s'amusait à raconter des légendes comme celle du forçat de l'Île du Bic, ou à parler des événements extraordinaires survenus à l'île Batoche, que l'on disait hantée. C'était donc un conteur, comme il s'en trouvait à cette époque de tradition orale.

Prudent n'attendra pas longtemps avant de faire parler de lui. Une légende familiale – ou est-ce la vérité la plus stricte? – prétend qu'il s'amusa très jeune à couper des branches avec ses dents. Il avait vu des lièvres agir ainsi, cela l'avait amusé et, dit-on, il réussissait sans peine à les imiter. On raconte aussi qu'il grugea le bord de son berceau construit en bois franc. Plusieurs curieux seraient venus voir l'échancrure surprenante qu'il y avait pratiquée avec les dents. En outre, Prudent se fait remarquer par sa vigueur, une certaine hyperactivité et son espièglerie. Il aime jouer des tours, parfois pendables, et il se fait aider au besoin par

d'autres personnes. Son grand-père fut souvent la cible de ses taquineries.

Mais il ne tarde pas à faire parler de lui pour d'autres motifs, annonceurs de la force qu'il démontrera plus tard.

Ainsi, à l'âge de 10 ans, Prudent se prépare à faire sa communion solennelle. Il *marche au catéchisme*, comme on dit à l'époque, c'est-à-dire qu'il reçoit du curé, en même temps que les enfants du même groupe d'âge, une formation d'appoint sur le catéchisme. Comme il demeure relativement loin de l'église, il pensionne alors chez son oncle et parrain, Théophile Leblanc.

Un soir, à son retour d'une leçon, sa tante remarque que sa chemise est légèrement déchirée. Elle lui demande ce qui s'est passé, mais l'enfant est plutôt laconique dans ses explications. Il lui dit de ne pas s'en faire, qu'il s'agit tout simplement d'une maladresse survenue alors qu'il jouait avec des copains. Comme elle l'apprendra plus tard, ce n'est là qu'une partie de la vérité; le jeu était beaucoup plus sérieux et aurait pu mal tourner. En effet, cinq de ses compagnons, dont quelques-uns étaient plus âgés que lui, l'avaient attrapé. Mais il avait riposté de belle façon et ses agresseurs s'étaient retrouvés tellement amochés, à la fin du combat, que plusieurs ne se présentèrent pas au catéchisme le lendemain.

Cette première aventure révéla à Prudent qu'il possédait une force peu ordinaire. Mais l'affaire s'ébruita rapidement et, intrigué, le curé de la paroisse décida de mener sa propre enquête. Il lui semblait en effet étrange que des enfants en si grand nombre aient été à ce point malmenés par un gamin de 10 ans à peine. Une fois qu'il en eut appris davantage, le religieux rencontra le père de Prudent et il fut décidé qu'il devait retourner à la maison. Comme punition, son père lui imposa d'abattre des arbres et de faire un morceau d'abat-tis sur la terre familiale. Ce furent ses premières armes comme travailleur forestier. Plus tard, la vie rude et exigeante des chantiers, au grand air et avec un équipement minimal, constituera un milieu propice au développement de sa force naturelle, l'environnement et la culture locale y apportant leur contribution.

Les chantiers forestiers

À quelques années de là, alors qu'il avait 13 ou 14 ans, Prudent coupa un jour avec son sciote⁴ un merisier⁵ de plus de 4,5 mètres (15 pieds) de longueur,

-
4. Au Canada français, le sens de ce mot, réservé normalement à un outil de tailleur de pierre, désigne plutôt une scie légère – par rapport au godendard, notamment – à cadre tubulaire en forme d'arc dont la lame étroite est adaptée au tronçonnage. Le sciote – notons le genre masculin adopté en Amérique francophone – fut avec la hache le principal outil du bûcheron jusqu'à l'apparition de la scie à chaîne.
 5. Au Canada, le mot merisier désigne une espèce de bouleau (*Betula alleghaniensis* ou Bouleau des Alléghanys) dont le grain est très serré et lourd – au point qu'il ne flotte pas –, utilisé surtout en ébénisterie. On l'appelle aussi bouleau jaune.

dont le tronc faisait à la base une quarantaine de centimètres (16 pouces) de diamètre. Après l'avoir abattu, il installe deux pièces de bois de manière à former une rampe permettant de rouler le billot à l'endroit désiré. Mais l'une des pièces se déplace et il se foule le pouce gauche. Peut-être la patience n'était-elle pas son fort: cet incident le rendit tellement furieux que, dans une poussée d'adrénaline, il saisit l'arbre et le souleva à la force des bras.

Au même moment, deux hommes passaient tout près. À la vue d'un spectacle aussi étrange, ils s'arrêtèrent, n'en croyant pas leurs yeux et persuadés qu'il s'agissait d'une supercherie. Mais ils eurent beau essayer de déplacer le merisier, ils ne purent y parvenir. Ces hommes, Théophile et Stanislas Savoie, habitaient dans le voisinage de la famille Landry. Ils étaient reconnus pour leur force physique.

Intrigués par ce qu'ils venaient de voir, ils allèrent raconter le fait à son père, non sans émettre l'opinion qu'il s'agissait peut-être du don de force dont parlait jadis son grand-père. Cette visite se termina tard dans la soirée. Le lendemain, les gens de Saint-Omer vinrent chez les Landry afin de voir le billot. On voulut faire répéter son tour au jeune homme, mais il prit la fuite, s'imaginant qu'il n'avait pu accomplir une telle performance et qu'il ne pourrait jamais la répéter. En plus, Prudent était extrêmement timide, dans sa jeunesse; ce n'est que plus tard qu'il prendra de l'assurance et qu'il s'extériorisera.

Cependant, cette aventure lui permit de se rendre compte qu'il était beaucoup plus fort que ceux qui l'entouraient. Sa confiance en lui s'en trouva rehaussée. Quant à sa réputation de vigueur exceptionnelle, elle fit en un instant le tour de son patelin.

Le premier départ du nid familial a lieu en 1901. Prudent a alors 14 ans et il a obtenu un emploi d'une entreprise forestière. Mais le jeune homme joue de malchance: le chantier où il travaille est contaminé par la fièvre noire⁶, une maladie qu'il attrape. Comme le camp a déjà été désinfecté afin de stopper l'épidémie, le jeune homme en est expulsé. Il revient chez lui à pied, Dieu seul sait au prix de quelle fatigue.

À la maison, il est soigné par sa mère, qui l'isole au deuxième étage à cause des risques de contagion. C'est par une ouverture dans le plafond que les soins et l'alimentation lui sont assurés. L'adolescent se remet grâce à son hérédité vivace. Il gardera tout de même de la maladie plusieurs marques, dont un point noir sur le nez qui le suivra durant toute sa vie.

6. Cette désignation de fièvre noire nous est donnée par Prudent Landry lui-même, dans le récit de ses souvenirs. De quelle maladie infectieuse et contagieuse s'agit-il? La question demeure sans réponse. Ce serait, selon la description qui en est faite, une sorte de vérole sévère, très virulente, qui laisse des cicatrices indélébiles. Est-ce la variole? C'est vraisemblable. Il est en tout cas hautement improbable qu'il s'agisse de la leishmaniose, cette maladie tropicale transmise par la mouche des sables et précisément appelée fièvre noire; cette affection n'existe pas au Canada.



CROQUIS : Michel Lavoie

Croquis de la maison construite par Pierre-Hypolite Landry à la Mission Saint-Louis. C'était une habitation modeste, mais chaleureuse. C'est dans cette maison qu'est né Jean-Marie Prudent Landry, et c'est là qu'il a grandi avec ses six frères et ses cinq sœurs.

Même une fois guéri, Prudent ne se presse pas pour retourner dans les chantiers. On sait peu de choses de cette période, mais il est probable qu'il ait aidé son père sur la ferme pendant quelques mois, tout en poursuivant sa convalescence.

À 16 ans, il s'interroge à nouveau sur son avenir. De quelle façon gagnera-t-il sa vie? Déjà à cet âge, il est reconnu comme un excellent limeur de scie. Il s'agit là d'une habileté très prisée dans un environnement forestier où la performance des outils est plus que profitable. Mais il est difficile d'en faire un métier. Il s'agit plutôt d'un à-côté intéressant. Étant donné ses études sommaires et les traditions familiales, son avenir semble bien se situer du côté

de la forêt et des chantiers. Il annonce donc à son père son désir de devenir bûcheron. Si Pierre-Hypolite approuve son projet, il lui indique tout de même à quel point la vie est rude dans les camps de bûcherons. Il ajoute qu'il peut faire une tentative, quitte à revenir à la maison si la tâche est au-dessus de ses forces. Prudent se rend donc à la rivière Steward, située à environ quinze kilomètres de la Mission Saint-Louis.

À cause de son âge, de son manque d'entraînement et de la position penchée que les travailleurs forestiers doivent adopter lorsqu'ils coupent des arbres, le travail de bûcheron fut effectivement très dur pour le jeune homme. Mais il sut faire face à la situation et fit honneur à la renommée qui commençait déjà, sinon à le précéder, du moins à l'accompagner.

À l'époque, la période des chantiers s'étendait du début d'août à la fin de février. Les travailleurs forestiers étaient payés à la journée. Le contremaître avait fixé à 70 le nombre de billots que chacun devait couper quotidiennement. On ne pouvait abattre un arbre mesurant moins de 30 centimètres de diamètre (12 pouces) à la souche et 22 centimètres (9 pouces) au petit bout. À la fin de la saison, les billots que chacun avait en surplus étaient calculés sur la même base. Quand au système de comptabilité, il était plutôt rudimentaire, chacun inscrivant chaque soir le nombre de billots coupés dans la journée sur un registre accroché derrière la porte du camp.

Landry y indiqua toujours un nombre supérieur à 70, ce qui lui permit de prendre de l'avance. À la fin de février, l'un des compagnons de Prudent en avait 134 de surplus, alors qu'un autre en avait enregistré 138. Ceux-là reçurent chacun deux jours additionnels de salaire. Lorsqu'on fit le décompte des billots de Landry, on s'aperçut qu'il en avait 350 en surplus. Cette fiche était exceptionnelle, compte tenu de sa jeunesse et de son inexpérience. On lui accorda cinq jours de salaire additionnels, en plus de prolonger son emploi et de l'affecter à la réparation des traîneaux à bois en vue de la prochaine saison. Peu de temps après, lorsque le dégel arriva, la drave lui permit de travailler 55 jours de plus.

Dès la fin de ces travaux, Landry fut engagé par un dénommé Wilfrid Jolicœur, un important entrepreneur forestier de Dalhousie, au Nouveau-Brunswick. Ce dernier avait pris connaissance de son record de coupe de billots et sa fiche l'avait vivement impressionné. Landry se rendit avec lui au Ruisseau des Dix-Huit milles (*Eighteen miles Brook*). Tout d'abord, une équipe de onze hommes devait y construire un camp de 13 mètres de largeur sur 18 mètres de longueur (42 pieds sur 62), un travail qui devait durer environ une semaine. Par la suite, ils auraient à tracer un chemin forestier sur une distance d'environ cinq kilomètres (3 milles).

Pendant les travaux de construction du camp, Landry transporta des troncs d'arbre de fortes

dimensions. À un certain moment, l'équipe devait installer la poutre principale au sommet du toit. Cette pièce, d'une vingtaine de mètres de longueur (65 pieds), était d'une taille impressionnante et il était prévu que tous les hommes participent à cette opération devant avoir lieu après le dîner. Mais Landry s'absenta durant le repas, afin de mettre à exécution un projet qu'il mijotait depuis quelques jours déjà. En l'appuyant une section à la fois sur trois souches de moyenne hauteur, il amena la pièce au niveau de son épaule, puis, l'ayant mise en équilibre, il la transporta jusqu'au chantier de construction. Arrivé près de la charpente du camp, il fit basculer la pièce de façon à en appuyer le gros bout sur le rebord d'un mur. Le tour était joué.

Après le dîner, ses compagnons se retrouvèrent complètement perdus, car le billot avait disparu, de même que le jeune Landry. Ce dernier annonça alors au contremaître que tout était en place, ou presque. Chacun était sceptique, mais, comme le jeune homme était le seul à s'être absenté durant le repas et qu'il n'y avait personne dans les environs, ils durent se rendre à l'évidence.

Ce tour de force semble avoir eu une influence déterminante sur l'orientation de carrière de Prudent Landry. L'exploit sortait de l'ordinaire, et c'est encouragé par les autres bûcherons qu'il décida de quitter le chantier. Il se rendait compte qu'il pouvait gagner sa vie autrement qu'en abattant des arbres et ambitionner des salaires

autrement intéressants. Il était temps pour lui de s'investir dans la réalisation d'un rêve qu'il caressait depuis longtemps: amorcer véritablement une carrière d'homme fort. Le contremaître, dit-on, accepta son départ de bonne grâce et le remercia d'avoir fait bénéficier son équipe de son savoir-faire. C'était sans doute une perte pour l'équipe, mais il reconnaissait que sa place n'était plus dans les forêts.

La seule avenue que Landry avait toujours envisagée lorsqu'il projetait de se présenter en public était d'aller rejoindre Louis Cyr, pour intégrer sa troupe d'athlètes. Il avait pour cette vedette du temps la plus grande admiration, à l'instar de bien des jeunes de sa génération.

Nous sommes en 1904. Louis Cyr est toujours auréolé d'une gloire qui prend de plus en plus couleur de légende. Toutefois, à 41 ans, sa forme physique décline rapidement et il exécute de moins en moins de tours de force. De 1895 à 1900, il a établi toute une série de records inouïs qui l'ont consacré l'homme le plus fort du monde et l'ont fait connaître dans toute l'Amérique, ainsi que dans une partie de l'Europe. Mais il est affecté depuis quelques années par des ennuis de santé, ressentant déjà les effets du mal qui le ronge et qui l'emportera finalement en 1912, après plusieurs années d'invalidité, à l'âge de 49 ans. Pourtant, si les rumeurs se font chaque jour plus insistantes à ce sujet, le public ne se fait pas

encore une juste idée de l'état de délabrement physique de son héros.

Ce personnage a donc tout pour faire rêver un jeune homme doué qui s'entraîne déjà intensivement avec les moyens du bord et qui entend prouver sa valeur dans le spectacle. Landry avait déjà rencontré Louis Cyr, lors d'une de ses tournées en Gaspésie, et il lui avait fait part de ses désirs. Avait-il convaincu le champion? La chose paraît peu probable si on considère sa taille et ses dimensions⁷. Mais Landry avait pleine confiance en ses moyens et il se sentait d'attaque pour affronter la légende nationale. Aucun doute, il allait maintenant faire un travail qui lui plairait.

7. Jean-Marie Prudent Landry mesure 1 m 60 (5 pieds et 4 pouces); son poids variera au cours de sa carrière d'homme fort entre 53 et 62 kilogrammes (117 et 137 livres). Il a une petite ossature et son appétit est tout à fait normal. Devant ce colosse de quelque 160 kilos (350 livres) qui s'empiffre comme un ogre à chacun de ses quatre repas par jour, ces mensurations devaient paraître quelque peu risibles.